

# FEMMES TURQUES ECRIVAINS

## LES ESSENTIELS

— Mine Kirikkanat  
Emine Sevgi Ozdamar  
Asli Erdogan  
Latife Tekin  
Suat Dervish  
Inci Aral  
Leyla Zana ... —

Femmes turques écrivains Les essentiels



Ville de Saint-Jacques de la Lande



Médiathèque  
Lucien Herr

# **FEMMES TURQUES ECRIVAINS**

## QUELQUES REPERES

« Parlez ! Prenez la parole ! Exprimez-vous par tous les moyens ! Que nul ne puisse plus jamais nous dire « femme, tais-toi » ».

*Leyla Zana.*

Il y eut en Turquie des poétesses dès le XVI<sup>e</sup> siècle, telles que **Mihri Hatun** et **Zeynep Hatun**, puis au XIX<sup>e</sup> siècle **Leyla Saz**, **Nigâr Hanım**, jusqu'à **Gülten Akin**, poétesse lauréate de plusieurs prix littéraires. Cependant, le poids des guerres de l'Empire ottoman, la semi-colonisation qu'a connu le pays, et l'Islam, ont contribué au long silence des femmes.

Les premiers acquis sociaux amenés par la proclamation de la République en 1923, notamment l'inscription dans la Constitution de l'égalité hommes-femmes, ont ouvert une brèche et permis aux femmes de s'engager en littérature. Même si le chemin de l'expression fut long à conquérir.

Aujourd'hui, de nombreuses romancières ou auteurs de nouvelles s'inscrivent dans le panorama de la littérature turque contemporaine. Même si la condition de la femme turque, dans le pays ou immigrée, est parfois au centre de leur écriture parce que de nombreux droits restent à conquérir, elles sont avant tout des écrivains, avec un regard global sur le monde et la vie.

## Mine Kirikkanat (1951- )

Mine Kirikkanat est née à Ankara et est sociologue de formation. Journaliste depuis 1977, elle a été correspondante de plusieurs journaux à Bilbao, Madrid, Paris, etc. Depuis 2005, elle est éditorialiste pour le journal *Vatan* et collabore au *Kiosque* de TV5.

Laique, démocrate, engagée dans ses articles, et attaquée de nombreuses fois en procès, elle a été nommée à plusieurs reprises journaliste la plus courageuse de Turquie. Mine Kirikkanat a publié 8 livres, dont 2 traduits en français.



### Disponible à la médiathèque



#### *La Malédiction de Constantin*

Trad. du turc par Valérie Gay-Aksoy

Métaillé, 2006. 244 p.

Gilles Perrault dans sa postface voit dans ce livre un « polar politique d'anticipation ». L'intrigue met en scène une journaliste, correspondante à Paris d'un grand journal turc, au moment où se produit un grand tremblement de terre en Turquie, plus fort encore que le séisme réel de 1999. L'auteur imagine alors le terrible jeu de complots auquel se livreraient les Services secrets américains et européens sur ce territoire aux enjeux géopolitiques.

### Article

#### **Istanbul, c'est Constantinople**

« Nous, les femmes, sommes fortes. Et surtout, résistantes. Mon copain écrivain et dramaturge Mehmet Baydur, qui a quitté ce monde trop jeune, trop tôt, trop tout, dans sa pièce *la Fille de la République*, explique bien notre statut de punaise sociale. J'avais d'abord cru qu'il l'avait inventée, cette histoire de punaise, mais pas du tout, c'est bien vrai : les punaises femelles n'ont pas d'organe sexuel, elles sont enduites d'un «liquide matrice». Il suffit que le mâle plonge son dard et dépose les oeufs n'importe où sous sa carapace. Et le corps des punaises femelles portent autant de cicatrices qu'elles ont contribué à la pérennité de l'espèce... Ce soir on fait la fête. Mon éditrice et la librairie du Divan organisent une rencontre suivie d'un cocktail, je vais signer mon roman. Fièvre ? Non. Plutôt émue. Très émue même et anxieuse. *La Malédiction de Constantin* a vu le jour en France, grâce à ma copine Sylvie Braibant. C'est elle qui a pris rendez-vous chez ma jolie éditrice, elle qui m'a valu l'honneur de Gilles Perrault et qui a pensé à Valérie Gay, dont le style en français va comme un gant au mien en turc... En somme, mon roman qui raconte plutôt l'amitié entre mâles, est une histoire de femmes. J'ai écrit ce roman en un an, entre minuit et l'aurore, puisque je travaillais le jour pour le journal. Oui, ce soir c'est Byzance, la fête sera belle et longue ».

Extrait de l'éditorial *Qui vais-je cuisiner aujourd'hui?* Par Mine G. KIRIKKANAT.  
Libération.fr Samedi 7 octobre 2006.

## Emine Sevgi Ozdamar (1949- )

---

Emine Sevgi Ozdamar est née en 1949 à Malatya, en Anatolie. Elle a émigré à Berlin-est dans les années soixante.

Comédienne, dramaturge et metteur en scène, elle a joué et travaillé en Allemagne puis en France. Emine Sevgi Ozdamar a écrit deux romans, traduits tout deux en français.



### Disponibles à la médiathèque



*La vie est un caravansérail.*

*Elle a deux portes. Par l'une je suis entrée, par l'autre je suis sortie.*

Trad. de l'allemand par Colette Kowalski

Ed. Zoé, 1997 (Littératures d'émergence). 307 p.

Ce long récit touffu, de lecture exigeante, est une sorte d'autobiographie. Il se commence dans un train alors que l'héroïne est encore dans le ventre de sa mère, et se termine dans un autre train, qui l'emmène presque 20 ans plus tard en Allemagne. Chaque fois, des soldats filtrent et contrôlent les femmes en transit.

Entre les deux, la vie quotidienne, qui se déroule beaucoup entre femmes, qui parlent, rient, vont au hammam, se créent une liberté malgré la difficulté d'affronter la culture officielle lorsqu'on vient d'Anatolie. Une enfance pleine de souvenirs à emmener ensuite dans l'immigration.



*Le Pont de la corne d'or*

Trad. de l'allemand par Nicole Casanova

Pauvert, 2000. 448 p.

Dans ce livre, l'auteur poursuit son récit autobiographique. Après les années d'enfance évoquées dans *La vie est un caravansérail*, elle évoque son arrivée en Allemagne, où commence pour elle une vie d'immigrée. Ouvrière chez Téléfunken, elle fera peu à peu son éducation culturelle, politique et sexuelle. L'écriture est plus simple et classique que celle du premier volume.

## Extrait

**L**e matin, dans notre ruelle, les maisons de pierre s'ouvraient. Des hommes en sortaient. Sautant d'une pierre à l'autre, ils se dirigeaient vers le pont comme s'ils marchaient seuls pour la première fois de leur vie. Puis je voyais les yeux de leurs femmes, parfois elles se tenaient à la fenêtre ouverte, le vent descendait de la montagne. Ces femmes portaient le vent sur leurs cils et leurs bouches et regardaient comme si elles voyaient trembler leurs morts. Il n'y avait rien qui puisse leur faire peur. Elles pouvaient voir, leurs mains remuaient, elles étaient jeunes, si jeunes, des coings ramassés sur l'arbre avant d'avoir mûri, et elles se tenaient là comme si tout le temps il pleuvait en elles. Elles portaient souvent des robes imprimées de fleurs, petites, grandes, brunes, vertes, lie de vin, jaunes, blanches. Mais elles ne sortaient pas avec dans la rue, comme si dehors, elles risquaient de perdre ces fleurs. J'étais assise à la fenêtre et je me disais : si maintenant un bateau arrive et embarque ces femmes, elles ne demanderont pas au capitaine ni à l'équipage où va le bateau. On aurait dit qu'elles avaient déjà plié en quatre la vie qu'elles avaient vécue et qu'elles vivaient encore, et qu'elles s'étaient assises dessus. Ou bien elles portaient leur vie dans leur main comme un très gros melon d'eau, pour que les gens le voient et pensent : comme c'est lourd pour ces femmes de porter ce melon d'eau. Elles étaient assises comme avait dit un jour mon père Mustapha : les mains l'une dans l'autre, posées sur leur panier. Assises, elles ouvraient la bouche, le temps y entraît, elles mâchaient le temps jusqu'à ce qu'il pourrisse. Parfois, un enfant pleurait, elles parlaient à leurs enfants comme un malade à un autre. Les arbres dans les jardins de ces maisons regardaient les fenêtres, comme des arbres qui n'ont pas leur soûl de sommeil. Je n'arrivais pas à savoir ce que ces femmes faisaient comme cuisine, elles avaient l'air de raisins bien nourris, mais de leur maison il ne venait aucune odeur d'olives, d'abricots ou de poivrons. Parfois je voyais deux femmes sortir ensemble d'une maison de pierre et aller à la maison de pierre en face. Toutes deux avaient des manteaux couleur crème, comme en soie, d'une étoffe si légère qu'elle aurait pu chanter, siffler de légèreté, mais aux pans de leurs manteaux il y avait des kilos de plomb dont le poids faisait transpirer ces femmes après les quelques pas qu'elles avaient fait jusqu'à la maison d'en face. Les femmes disparaissaient, mais je continuais à voir dans la ruelle pierreuse l'ombre de leurs manteaux, leurs mouvements lents, comme des traits de craie mal effacés.

**M**a grand-mère continuait à demander : « dis-moi, est-ce une veuve ou est-ce une femme mariée ? » Ma mère dit « Ce sont des femmes de riches, ils votent pour le parti qui travaille pour les Américains. » Voilà pourquoi aucune odeur ne sort de ces maisons, pensai-je. La richesse n'a pas d'odeur. Ils doivent avaler des comprimés en guise de repas, comme les Américains, et ils sont rassasiés.

Est-ce que cette ruelle n'avait pas d'âme ? D'ordinaire l'âme d'une ruelle se resserrait quand le matin les hommes quittaient les maisons. Ensuite, toute la journée, l'âme ressemblait à quelqu'un qui aurait mis les deux pieds dans le même soulier, et le soir, quand les hommes revenaient, l'âme se dilatait de nouveau comme si ce quelqu'un avait soudain libéré ses pieds fourrés dans le même soulier. On entend alors la voix des poètes, l'huile babille, les enfants font parler les vitres, les sandales de bois éveillent des échos dans les maisons, fourchettes, assiettes bavardent par les fenêtres ouvertes, les radios parlent des beaux yeux d'une femme qui ont ruiné un homme.

**I**ci, dans la ruelle, le soir n'était pas le moment où tout recommence, où les arbres s'éveillent, où la vie des femmes et des pièces assoupies comme elles se remet à respirer quand les hommes rentrent à la maison. Personne n'ouvrait la porte des voisins pour simplement entendre une chanson d'amour à la radio. La ruelle est silencieuse, tellement que je n'aime plus la mort, que je ne joue plus avec elle. Les hommes rentrent à la maison, on ne les entend pas quitter leurs chaussures, on ne sait pas qui leur donne un essuie-mains, on n'entend pas qu'ils ouvrent le robinet, que l'eau coule et leur rend leurs visages d'enfants. Ma mère dit que, si ces femmes étaient si pâles, c'était peut-être parce qu'elles étaient obligées de vivre avec leurs belles-mères. Ma grand-mère dit en tissant :

**J**'étais fille, j'étais sultane,  
j'étais fiancée, je ne devins que hanion (princesse)  
j'étais jeune mariée, je devins sujette.  
Un sac devant leurs pieds, voilà ce que je suis devenue

*La vie est un caravansérail*, pp. 95-97.

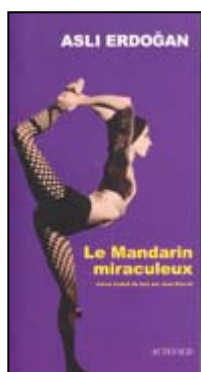
## Asli Erdogan (1967- )

---

Née à Istanbul, Asli Erdogan a suivi des études de physique quantique puis est partie vivre à Rio au Brésil, qui a suscité l'écriture de *La ville dont la cape est rouge*. A son retour, elle a abandonné l'enseignement pour se consacrer complètement à l'écriture. Sa quête littéraire porte sur les tourments de l'âme humaine, qu'elle aborde dans des œuvres riches au genre inclassable.



### Disponibles à la médiathèque



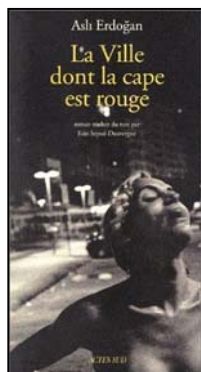
#### *Le Mandarin miraculeux*

Traduit du turc par Jean Descat.

Actes sud, 2006. 111 p.

« *Même au cœur de l'Europe, les femmes du Moyen-Orient ont toutes dans les yeux une peur et une tristesse profondes* ». La jeune femme tourmentée de ce récit erre dans les rues de Genève, en longues promenades nocturnes. « *Passé minuit, partout dans le monde, les solitaires qui se promènent dans les rues sont pour la plupart des étrangers. A la faveur des ténèbres, ils regardent d'un œil hostile ce pays qui ne leur a pas ouvert les bras, ils traînent derrière eux le poids écrasant de leur passé* ». Elle a quitté Istanbul, ville des mouettes et des bateaux du Bosphore. Son passé, on n'en saura rien, elle préfère le silence. Ne pas se poser en victime. Mais l'œil blessé, perdu, témoigne de la violence vécue. Son compagnon, avant de la quitter, lui dira que quelles que soient les souffrances qu'on a subies dans son corps et dans son âme, il faut se réconcilier avec la vie.

Mais ô combien difficile est la reconstruction de soi, entre les blessures du passé et la déchirure de l'exil. La tendresse même peut alors briser ceux qui en ont le plus besoin... tel est l'enseignement de la vieille légende chinoise qui donne son titre au livre.



#### *La Ville dont la cape est rouge*

Traduit du turc par Esin Soysal-Dauvergne

Actes sud, 2003. 187 p.

Second roman de Asli Erdogan, ce livre au titre insolite se déroule au Brésil : il évoque la découverte de Rio par Özgür, une gringa qui va faire l'expérience de l'enfer sur terre. Elle projette d'écrire un roman, mais le texte va lui ravir sa propre existence au point de l'avaler comme un anaconda.

[source : <http://www.mediterraneas.org>]



Qu'est ce que cela signifie d'être une femme écrivaine dans la Turquie d'aujourd'hui ?

« Ce n'est déjà pas facile d'être une femme en Turquie. Alors, être une femme écrivaine, ce n'est pas évident du tout ! Au début, les médias manifestent un intérêt plus marqué pour les femmes. Nous avons droit, par exemple, à plus de reportages publiés dans les journaux et magazines. Ce qui veut dire que l'on peut facilement devenir connue. Mais en règle générale tout est stéréotypé. Pour peu que vous sortiez des sentiers battus, de ce que les médias attendent de vous, alors là, soudain, personne ne s'intéresse plus à ce que vous dites. Même les intellectuels les plus sérieux ne vous lisent pas. Au fond, ils ne pensent pas qu'une femme puisse leur apprendre quelque chose de nouveau ! En fait, les femmes écrivaines ne sont, hélas encore, perçues qu'à travers l'image traditionnelle que la société leur renvoie. Ce regard à deux dimensions, leur colle à la peau. Souvent, elles ne sont pas identifiées par rapport au contenu et la forme de ce qu'elles écrivent, mais d'une façon générale par leur physique. Par exemple, il n'est pas rare que l'on me confonde avec une vedette de cinéma ou de la scène, tout simplement parce que j'ai des yeux bleus »...

Entretien avec Asli Erdogan  
[source : <http://www.mediterraneas.org>]

## Latife Tekin (1958- )

Née en Anatolie centrale, Latife Tekin est ensuite venue vivre à Istanbul en 1966 avec sa famille, où elle a suivi ses études secondaires puis travaillé comme fonctionnaire. Son premier livre *Chère défunte*, paru en 1983, a connu un grand succès.

Ses écrits sont imprégnés des contes transmis par la tradition orale de son village. Son style original mêle aussi l'argot citadin.

Trois de ses livres sont traduits en français, mais un seul est disponible en librairie actuellement. *Chère défunte* est disponible à la bibliothèque de Rennes (La Borderie).



### *Chère défunte*

Trad. du turc par Leslie Anagnan  
Stock, 1997. 300 p.

Un chant d'amour adressé à une mère hors du commun, tour à tour aimante, rusée, obstinée, parfois de mauvaise foi et d'une énergie inépuisable.



### *Les Epées de glace*

Traduit du turc par Alfred Depeyrat  
Stock, 1999. 190 p.

Dans la nuit sale d'Istanbul, fendant la foule des loqueteux, surgit soudain la Volvo de Halilhane. La voiture est son rempart contre la pauvreté, son instrument de rêve. Outre les filles, ce rêve tourne autour de la conquête du monde, c'est-à-dire de l'Argent. Ses frères et son ami Gogui (Pierrot lunaire perdu dans les étoiles dont on dit qu'il tomba amoureux du cadavre d'une jeune fille à l'époque où il travaillait à la morgue) vont s'associer pour réactiver une entreprise. Mais les ingénus, les rêveurs font de magnifiques perdants voués à retourner dans le néant auquel ils sont destinés depuis toujours... L'univers des romans de Latife Tekin est celui des marginaux, des laissés-pour-compte du grand convoi du Progrès, qui tentent désespérément d'exister dans un monde décidé à les ignorer. La force de cette écriture, c'est de les doter enfin d'une parole difficile à ne pas entendre.

[source : <http://www.librairie-gaia.com>]

«Au début de l'été, sur Montfleur, il commença à tomber des choses blanches qui provenaient de l'usine et que les gens prirent d'abord pour de la neige, ce dont ils furent étonnés. Une odeur insoutenable se propagea sur les baraques. En trois jours, la neige d'usine dessécha les premières fleurs de Montfleur, fit plier les branches des arbres. Les poules courbèrent la tête et se blottirent. Les hommes ne purent plus maintenir la tête droite. Les enfants devinrent tout violets comme s'ils avaient avalé des cachets et certains s'endormirent pendant les jeux.

Aucun enfant endormi ne se réveilla. »

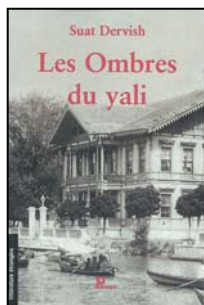
Extrait de *Un conte d'ordure*. Publié dans *Paroles dévoilées : anthologie de nouvelles turques contemporaines écrites par des femmes*.

## Suat Dervish (1905-1972)

---

Suat Dervish est l'une des grandes figures de l'écriture féminine turque. Après des études de lettres, elle devient journaliste et romancière. Écrivain engagé, elle défendra les thèses du réalisme socialiste. Elle a vécu en France entre 1953 et 1963 et a écrit plusieurs romans en turc et en français. Un seul titre est disponible en France actuellement.

Disponible à la bibliothèque de Rennes-Borderie



### *Les Ombres du Yali*

Parangon, 2003. 116 p.

Le yali est une vaste demeure dont les terrasses baignent dans le Bosphore. À l'abandon complet, il est déjà inhabitable. Pas aux fantômes par contre, ceux qui défilent dans la mémoire de Djélilé, qui la tirent avec tant d'insistance vers la jeunesse qu'elle y passa, les splendeurs de l'Empire ottoman alors sur sa fin, les souvenirs qui y sont restés : une enfance heureuse avant que les affaires de la famille ne partent en déconfiture. Le présent de Djélilé n'est pas non plus de tout repos : tiraillée entre un mari conventionnel et un amant aventureux, elle trouvera dans ces souvenirs, particulièrement dans celui de sa grand-mère, une femme de tête, de cœur et de volonté, la force de choisir une vie de femme affranchie.

[source : <http://www.librairie-gaia.com>]

Ce roman aborde deux thèmes : la disparition d'un monde ancien, celui de l'Empire ottoman (vécue, en particulier, à travers le délabrement d'un palais) et la condition de la femme dans la Turquie d'aujourd'hui (l'héroïne, descendante d'une famille de pachas, est divorcée et attend un enfant d'un homme d'affaires obnubilé par la "respectabilité").

### Extrait

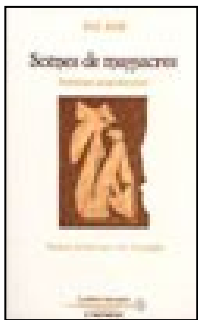
« Malgré son abandon, le vieux yali restait hautain et majestueux sur les rives du Bosphore. Pour le connaître, il aurait fallu écouter ses plaintes dans la tempête, lorsque les vagues battaient les murs avec fureur, lorsque le vent faisait grincer et claquer dans les ténèbres quelques-unes des portes - les vieilles portes qui ne tenaient plus - de ses trente-quatre pièces. Il aurait fallu passer des nuits et des nuits sous son toit, entendre la chanson monotone du ressac. Il aurait fallu marcher dans la pénombre de ses couloirs sans fin. Des chauves-souris s'y égarèrent parfois. Prises d'une sorte de désespoir, elles se brisaient les ailes à la recherche d'une issue vers la liberté. Il aurait fallu pouvoir respirer l'air humide des salles inhabitées, aux murs recouverts d'or fané sous la poussière des années. Les araignées avaient tissé d'immenses toiles autour des lustres de cristal déteint. Il aurait fallu caresser longuement les beaux meubles et toucher les étoffes précieuses qui se désagrégeaient sous la moindre caresse des doigts. Il aurait fallu y vivre comme Djélilé y avait vécu. Comme elle, il aurait fallu errer dans le parc aux branches enchevêtrées, aux allées envahies d'herbes sauvages, aux pelouses mangées par les buissons. Il aurait fallu pénétrer dans la grande écurie où des carcasses de luxueux carrosses, rongées par le temps, gisaient comme des monstres vaincus. Il aurait fallu frissonner en descendant les marches humides et moussues qui menaient à la cave où stagnait une eau croupissante. On y garait jadis les kayiks. Il n'en restait plus qu'un qui se balançait comme le corps ballonné d'un noyé. Il était impossible de comprendre Djélilé si l'on n'avait pas connu ce yali et les ombres qui l'avaient habité ».

## Inci Aral (1944- )

---

Ince Aral a commencé à publier ses premiers textes dans des journaux à partir de 1977. Elle a publié de nombreux livres et a défendu fortement la cause des femmes, principalement celles d'Anatolie.

Ont été traduits en français *Scènes de massacre* et *Les Insomniaques* édités chez Publisud en 1994 (coll. Des orientes). Ce dernier titre est actuellement épuisé en librairie.



### *Scènes de massacres : femmes d'Anatolie*

Traduit du turc par Ali Terzioglu

L'Harmattan, 1989. (Lettres turques). 137 p.

Les nouvelles de ce recueil se passent au sud-est de la Turquie. Elles constituent le récit des événements tragiques de Kahramanmaraş mais n'est pas qu'un simple témoignage, c'est aussi une narration autour des thèmes comme la haine et l'amour, la vie et la mort. Ince Aral fait partie de la nouvelle génération de femmes écrivains qui ont apporté à la littérature turque un nouveau souffle.

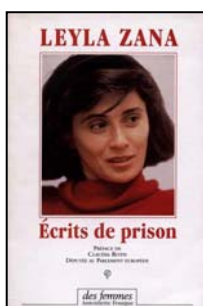
## Leyla Zana (1961- )

Née en 1961 dans une famille pauvre et traditionnelle d'un petit village kurde (Silvan), elle s'est mariée à 16 ans avec son cousin. Elle est mère de deux enfants, Ronay (né en 1977) et Ruken (né en 1983). Son mari, Mehdi Zana, élu en 1977 maire de Diyarbakir, fut torturé et emprisonné par le régime militaire entre 1980 et 1991. Leyla Zana fut elle aussi arrêtée et torturée en 1988 pour son action en faveur des droits de l'homme.



« Leyla Zana fut la première femme kurde à avoir été élue au parlement turc (1991). Le jour de son assermentation en tant que députée, elle a prononcé une déclaration en langue kurde et elle portait un bandeau rouge, jaune et vert, les couleurs traditionnelles kurdes. Ceci a provoqué l'indignation des parlementaires turcs, qui ont aussitôt engagé des procédures judiciaires contre cette " séparatiste ". Elle a été condamnée en 1994 à une peine de 15 ans de prison pour avoir, prétendument, fait partie d'une organisation armée illégale, alors qu'elle militait pacifiquement en faveur des droits humains et de la paix entre Kurdes et Turcs. L'année de son incarcération, Leyla Zana a écrit : "*J'ai fait un appel à la paix et au dialogue. Mon crime a été d'utiliser une phrase en langue kurde pour promouvoir l'amitié entre Kurdes et Turcs durant mon assermentation au parlement. Même la couleur de mes vêtements font de moi une supposée séparatiste.*" » [amnistie.qc.ca]

Dans le film **Leyla Zana, le cri au-delà de la voix étouffée** de Gudret Günes, il est dit : « *Leyla Zana porte la dignité des femmes dans le monde* ».

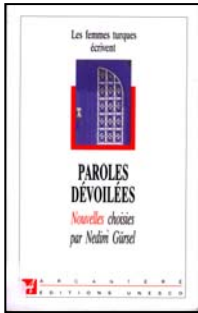


### *Ecrits de prison*

Traduit du turc et du kurde par Kendal Nezan  
Des femmes-Antoinette Foulque, 1996. 114 p.

Ce livre est paru au moment même où le prix Sakharov des droits de l'homme lui a été décerné à Strasbourg.

Elle y exprime sa déception de voir les gouvernants des grandes puissances occidentales, celles-là même qui prétendent défendre la démocratie, se montrer aussi complaisants à l'égard d'un pouvoir qui viole chaque jour les droits de l'homme. Elle s'adresse aussi à ses proches, à ses enfants surtout, confiés à des amis qui surveillent leurs études en France. Car leur père, son mari Medhi Zana, ancien maire de Diyarbakir, est aussi en prison : elle l'aperçoit, une fois par semaine, au parloir, lors de la visite des avocats. Enfin, celle qui fut une petite paysanne kurde quasi analphabète, mariée à quatorze ans par sa famille, parle avec beaucoup de passion de son combat de femme dans un pays sous-développé et musulman. « Femme, tais-toi » : ainsi commence son texte. C'est cela qu'une femme entend le plus souvent dans sa vie. Rendant hommage à Taslima Nasreen et aux femmes algériennes qui mènent un semblable combat, elle conclut son exergue par ces lignes : « *Je voudrais, par ce recueil, transmettre aux femmes kurdes, comme à toutes les autres, le même message de combat : Parlez ! Prenez la parole ! Exprimez-vous par tous les moyens ! Que nul ne puisse plus jamais nous dire « femme, tais-toi »* ».



## Paroles dévoilées : les femmes écrivent : nouvelles choisies

Edition de Nedim Gürsel. Arcantère/Unesco, 1993. 278 p.

---

Disponible à la bibliothèque des Champs Libres, niveau langues et littératures.

Seize nouvelles de femmes écrivains turques nées entre 1884 et 1957, ayant donc vécu la période républicaine contemporaine et les profondes mutations d'une société où les valeurs patriarcales demeurent encore ancrées dans les comportements.

**Halide Edip Adivar**  
**Nezihe Meriç**  
**Leyla Erbil**  
**Sevim Burak**  
**Füruzan**  
**Sevgi Soysal**  
**Nursel Duruel**  
**Melisa Gürpınar**  
**Tomris Uyar**  
**Nazlı Eray**  
**Pinar Kür**  
**Tezer Özlü**  
**Erendiz Atasü**  
**Mine G. Saulnier (Mine Kirikkanat)**  
**Alev Tekinay**  
**Latife Tekin**

On ne peut bien sûr résumer une anthologie, chaque écrivain ayant son style propre. Mais le rassemblement permet de témoigner justement de la pluralité des expressions féminines et de mettre en appétit de lecture. Pour beaucoup de ces auteurs, ce sera le seul texte qui nous soit accessible en traduction française.

Coup de projecteur cependant sur *Monte-Christo*, nouvelle de **Nazlı Eray**, auteur d'une dizaine de recueils de nouvelles et de récits. Dans ce texte surprenant, Nébilé, mère de famille traditionnelle, au foyer, qui ne supporte plus cet enfermement ni le manque d'attentions de son mari, décide un jour de creuser un trou dans le mur d'un réduit de l'appartement. Jour après jour, elle creuse et cache les gravats, tout en sortant normalement comme d'habitude pour les courses et l'école. Elle débouche finalement dans une pièce de l'appartement voisin, qui sert de chambre noire à M. Sélahattin, le voisin. Un étrange lien secret va unir ces deux personnes, elle demeurant cachée dans la pièce, lui la rejoignant dès que possible, lui amenant de la nourriture. Une belle et étonnante histoire d'évasion.

### Extrait

« Pour être heureuse, Nébilé l'était. Elle se reposait à longueur de journée, nettoyait son visage avec de la lotion, limait ses ongles. Elle passait sur elle la chemise de nuit noire à dentelle que monsieur Sélahattine lui avait offerte et s'allongeait sur le lit. Elle attendait le jour où elle allait enfin franchir le seuil de la chambre noire pour pénétrer dans la maison ».

## Index des auteurs

Les auteurs indiqués en caractères gras font l'objet d'une présentation.

▪ ADIVAR Edip Halide -----	12
▪ AKIN Gülten -----	2
▪ <b>ARAL Inci</b> -----	<b>10</b>
▪ ATASU Erendiz -----	12
▪ BURAK Sevim -----	12
▪ <b>DERVISH Suat</b> -----	<b>9</b>
▪ DURUEL Nursel -----	12
▪ ERAY Nazlı -----	12
▪ ERBIL Leyla -----	12
▪ <b>ERDOGAN Asli</b> -----	<b>6, 7</b>
▪ FURUZAN -----	12
▪ GURPINAR Melisa -----	12
▪ HANIM Nigâr -----	2
▪ HATUN Mihri -----	2
▪ HATUN Zeynep -----	2
▪ <b>KIRIKKANAT Mine</b> -----	<b>3, 12</b>
▪ KUR Pinar -----	12
▪ MERIC Nezihe -----	12
▪ <b>OZDAMAR Sevgi Emine</b> -----	<b>4</b>
▪ ÖZLU Tezer -----	12
▪ SAZ Leyla -----	2
▪ SOYSAL Sevgi -----	12
▪ <b>TEKIN Latife</b> -----	<b>8, 12</b>
▪ TEKINAY Alev -----	12
▪ UYAR Tomris -----	12
▪ <b>ZANA Leyla</b> -----	<b>1, 11</b>

## Annexe

# Quelques grands écrivains turcs

Nazim Hikmet.....	15
Yachar Kemal.....	17
Orhan Pamuk.....	19
Nedim Gürsel .....	21

Et aussi...

Ahmet Altan .....	22
Necati Cumali .....	22
Ihsan Oktay Anar .....	22
Zafer Senocak.....	23
Poètes derviches anatoliens .....	23

## Nâzim Hikmet (1901-1963)

« Le 18 mai 1925 à Moscou, un étudiant turc de « l'Université communiste des peuples de l'Orient » porte en triomphe avec ses camarades leur professeur de marxisme-léninisme, celui qu'ils nomment l'homme d'acier, leur maître et chef, Staline.

Le 13 décembre 1961 le même étudiant turc, qui se veut fidèle au communisme de ses vingt ans, crache un poème de mépris sur les bottes, la pipe, la moustache d'un homme qu'il juge « de plâtre et de papier mâché », Staline.

Entre le communiste de 1925 et le communiste de 1961, d'arrestation en contumace, de condamnation en amnistie, Nâzim Hikmet aura totalisé 56 ans de prison. «

[extrait de la préface de *Il neige dans la nuit et autres poèmes*. Gallimard]



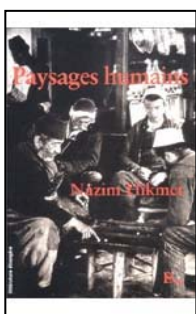
Petit-fils d'un pacha ottoman, Hikmet fut un intellectuel de bonne famille. Il étudia brièvement au lycée francophone Galatasaray à Istanbul et étudia par la suite même à l'école navale turque. Durant la guerre d'indépendance, il rejoignit Atatürk en Anatolie et ensuite travailla comme enseignant à Bolu. Il étudia la sociologie à l'université de Moscou (1921-1928), devint membre du parti communiste turc dans les années vingt, et fut condamné pour marxisme.

Il est l'une des plus importantes figures de la littérature turque du XXe siècle et le poète turc le plus célèbre. Ses écrits furent engagés dans la critique sociale et il est le seul écrivain majeur à avoir évoqué les massacres arméniens de 1915 et de 1922. Il proclama au début des années 30 que l'artiste est l'ingénieur de l'âme humaine, et baptisa la poésie le plus sanglant des arts.

Il reçut un prix international de la paix en 1955. Il fut déchu de sa nationalité turque et il termina sa vie en exil comme citoyen polonais. Mort d'une crise cardiaque à Moscou.

[source : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Nazim\\_Hikmet](http://fr.wikipedia.org/wiki/Nazim_Hikmet)]

### Disponibles à la médiathèque



#### *Paysages humains*

Trad. du turc par Munever Andaç. Parangon, 2002. (Littérature étrangère)

Considéré comme le chef-d'oeuvre de l'écrivain turc, ce grand poème épique, écrit en prison, décrit le peuple turc à travers plusieurs dizaines de milliers de vers, avec son infini cortège de personnages qui y défilent, appartenant aussi bien au présent qu'au passé.



#### *Il neige dans la nuit et autres poèmes*

Choix et trad. du turc par Munever Andaç et Guzine Dino  
Gallimard, 1999 (Poésie)

Treize années passées dans les prisons turques, avant de connaître l'exil, ont fait de Nâzim Hikmet un symbole, un porte-voix. Censurés dans son pays, ses poèmes ont couru le monde et rencontré un immense écho. Cette anthologie propose un parcours d'ensemble dans une oeuvre multiforme qui conjugue pièces lyriques, notations véhémentes, élégies et vastes fresques épiques.



*De l'espoir à vous faire pleurer de rage : lettres de prison à Kemal Tahir*

Préfacé par Abidine Dino ; traduit du turc par Munevver Andaç  
Parangon, 2002. (Littérature étrangère)

Emprisonné de 1938 à 1950, le plus grand poète turc Nâzım Hikmet tente de conserver le mince lien qui l'unit avec l'extérieur en écrivant des lettres destinées à des amis et des confrères. Ces lettres, écrites à la prison de Bursa et à Tchankiri ont pu en sortir grâce à des ruses et des stratagèmes. Certaines, codées, sont de véritables bijoux littéraires.

26 septembre 1945

Ils nous ont eus :

moi à l'intérieur des murs,  
toi à l'extérieur.

Ce qui nous arrive n'est pas grave.

Le pire :

C'est de porter en soi la prison  
Conscient ou inconscient.

La plupart des hommes en sont là,  
Des hommes honnêtes, laborieux et bons,  
Dignes d'être aimés comme je t'aime.

*Poèmes lyriques, in : Il neige dans la nuit et autres poèmes. Gallimard, 1999 (Poésie)*

\*\*\*\*\*

La grande humanité

La grande humanité voyage sur le pont des navires  
Dans les trains en troisième classe  
Sur les routes à pied  
La grande humanité

La grande humanité va au travail à huit ans  
Elle se marie à vingt  
Meurt à quarante  
La grande humanité

Le pain suffit à tous sauf à la grande humanité  
Le riz aussi  
Le sucre aussi  
Le tissu aussi  
Le livre aussi

Cela suffit à tous sauf à la grande humanité

Il n'y a pas d'ombre sur la terre de la grande humanité  
Pas de lanternes dans ses rues  
Pas de vitres à ses fenêtres  
Mais elle a son espoir la grande humanité  
On ne peut vivre sans espoir.



*Autoportrait*

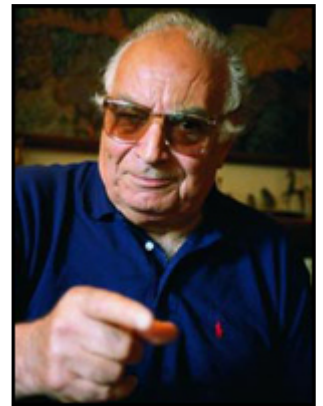
*Poèmes lyriques, in : Il neige dans la nuit et autres poèmes. Gallimard, 1999 (Poésie)*

## Yachar Kemal (vers 1923 ?- )

---

Yachar Kemal est avant tout un grand romancier et conteur populaire : une œuvre abondante, 10 000 pages, et lisible par tous...

Yachar Kemal est né dans un village de Cilicie, sur le plateau anatolien. Pays où s'ancrent de nombreuses traditions et coutumes. Hormis les Derviches, la chasse au faucon, une habitude de la razzia, des luttes claniques, c'est un pays où la culture orale a toujours été vivace. On imagine volontiers une grand-mère conteuse qui éveille le jeune Yachar aux joies de la narration, à la saveur des mots.

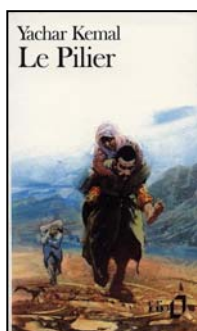


Puis les études et l'éveil au scandale de l'injustice sociale, des paysans sans terres, des famines, de l'illettrisme et de toute la cohorte des maux propres à un pays laissé pour compte. L'engagement communiste s'est accompagné d'un véritable abandon de tout nationalisme : Turc d'origine kurde, il est le porte-voix toléré de cette culture (voir son cycle Salman le solitaire).

Kemal possède une conscience de l'histoire extrêmement aiguë ; une conscience de la résistance à l'usure du matériau « histoire », de sa « viscosité ». Ses romans, ses cycles romanesques sont la démonstration qu'aucune vie privée, aussi libre se croit-elle, ne peut échapper à l'emprise de l'histoire. Chaque fois que l'on change d'échelon humain — individu, famille, groupe, tribu, ethnie, pays...—, on change aussi d'échelon historique. Pour affirmer leur humanité les hommes les plus conscients n'ont pas d'autre choix que de se rebeller, mais ils le font en aveugles, il y a toujours un niveau où ils deviennent impuissants, où leur révolte s'enlise dans la glu sans prise du devenir. Kemal a le marxisme plombé de pessimisme, la sortie de l'histoire est un horizon bouché.

[source : <http://www.librairie-gaia.com>]

Les livres de Kemal se lisent très facilement, c'est un prodigieux conteur, qui considère la langue comme « un univers à la puissance illimitée ». Il fascine le lecteur par la richesse des détails, l'évocation des paysages, des modes de vie, et nous touche par l'humanité profonde des personnages.



*Trilogie Au-delà de la montagne* : Gallimard

Le Pilier. 1966

Terre de fer, ciel de cuivre. 1977

L'Herbe qui ne meurt pas. 1978



*Cycle Méméd*. Gallimard

Méméd le mince. 1975

Méméd le faucon. 1976

Le Retour de Méméd le mince. 1986

Le Dernier combat de Méméd le mince. 1989

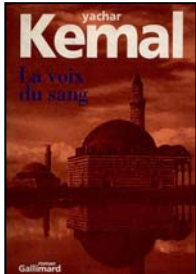
Disponible à la médiathèque



*Trilogie Les seigneurs de l'Aktchasaz.* Gallimard

Meurtre au marché des forgerons. 1981 .  
Tourterelle, ma tourterelle. 1982  
La Légende des mille taureaux. 1979

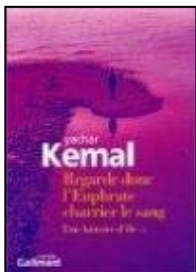
[Disponible à la médiathèque](#)  
[Disponible à la médiathèque](#)  
[Disponible à la médiathèque](#)



*Trilogie Salman le solitaire.* Gallimard

Salman le solitaire. 1984  
La Grotte. 1992  
La Voix du sang. 1995

## Autres livres



Tu écraseras le serpent. 1982  
Alors les oiseaux sont partis. 1983  
Et la mer se fâcha. 1985  
Salih l'émerveillé. 1990  
Entretiens avec Alain Bosquet. 1992  
La Légende du mont Ararat. 1998  
Regarde donc l'Euphrate charrier le sang. 2004

[Disponible à la médiathèque](#)

## Interview

« La meilleure façon de regarder l'avenir c'est de bien voir d'où l'on vient. Un peuple qui perd la mémoire est un peuple qui meurt. L'homme, comme la nature sont une accumulation, comme l'on parle de l'accumulation du capital. Je suis l'homme de cette accumulation. Prenons la région de Cilicie. C'est une partie de l'humanité, un lieu où sont produites des infinités d'aventures humaines. L'histoire ne passe pas comme l'eau coule sur le marbre. Elle laisse des sédiments. Et l'homme est fait de ces sédiments. Toute l'histoire peut ainsi apparaître comme un sol sur lequel se sont accumulées plusieurs couches de sédiments. L'histoire, et donc le temps. Le temps est une surface sur laquelle s'accumulent des sédiments. Le temps, ce n'est pas le soleil qui se lève et se couche, le temps c'est cette accumulation de mémoire, d'expériences, d'évènements, de changements. Le drame de notre époque, c'est qu'elle n'attache plus d'importance à cette notion-là de temps ».

Propos recueillis par A. de Gaudemar pour Le magazine littéraire, n°190, décembre 1982.  
Repris dans Mag. Littéraire : 40 ans de littérature, décembre 2006.

## Extrait

« Quand je parle d'aller au-devant de mes peurs et de ce qui les fonde, je pense aussi aller à la rencontre de ma propre réalité. Dans mes romans, vous trouverez toujours la peur, et des personnages qui vont à sa rencontre, pour la vaincre. Je fonce toujours vers ce qui me fait peur. Longtemps, j'ai cru que tel était un trait de mon caractère. Puis j'ai appris que nous sommes nombreux, dans le même cas. Aux sources de la création donc et, dans cette quête, la rencontre de nouveaux Sophocle, de nouveaux Cervantès, de nouveaux Molière, de nouveaux Shakespeare ! C'est là que résident nos chances. »

*Entretiens avec Alain Bosquet.* Gallimard, 1992.

## Orhan Pamuk (1952- )

Pamuk est né à Istanbul, dans une famille aisée. Il a abandonné ses études d'architecture pour se consacrer à l'écriture. Après des études de journalisme, il quitte la Turquie pour aller à l'Université de New-York. Ses romans ont un énorme succès et sont traduits dans une vingtaine de langues. Cependant, cet écrivain qui s'impose comme l'un des plus grands de Turquie, ne cède pas à la facilité et prend des positions courageuses. Il a reçu en 1995 des menaces sérieuses pour avoir déclaré « *un million d'Arméniens et 30 000 Kurdes ont été tués sur ces terres, mais personne d'autre que moi n'ose le dire* », et plaidé pour le respect des Droits de l'homme en Turquie. Ses livres ont été condamnés à la destruction par le pouvoir en place...mais peu de ses livres étaient de toute façon en circulation dans le pays ! La mobilisation internationale lui a évité condamnation et peine de prison, les accusations furent même rétractées. Le 12 octobre 2006, le Prix Nobel de littérature lui a été décerné.

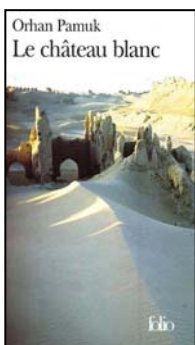


### *Le Livre noir*

Trad. du turc par Munever Andaç  
Gallimard, 1994.

Pendant une semaine, jour et nuit dans Istanbul, un jeune avocat part à la recherche d'une femme qu'il aime depuis l'enfance et qui lui a laissé une lettre mystérieuse. Un roman d'amour, mais aussi un tableau éminemment poétique de la ville d'Istanbul, ambiguë, violente, insaisissable.

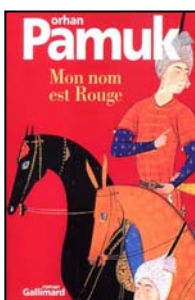
[Disponible à la médiathèque](#)



### *Le Château blanc*

Trad. du turc par Munever Andaç  
Gallimard, 1996.

Le narrateur est un Italien de vingt ans, féru d'astronomie et de mathématiques. Capturé par les marins turcs et jeté dans la prison d'Istanbul, il se dit médecin, et est offert comme esclave à un hodja, un savant. Le maître oriental et l'esclave occidental se ressemblent de manière effrayante, éprouvent de la méfiance l'un pour l'autre, mais vont pourtant travailler ensemble sur la pyrotechnie.

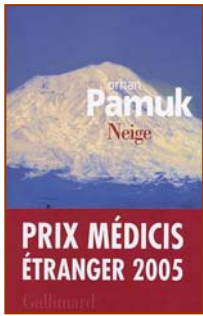


### *Mon nom est Rouge*

Trad. du turc par Gilles Authier  
Gallimard, 2002.

L'Empire ottoman du XVI<sup>e</sup> siècle. Un peintre enlumineur veut éviter la réalisation d'un livre impie commandé par le Sultan. Il est assassiné. Kara, le Noir, est amoureux, sans espoir, de Shékuré, fille de son maître miniaturiste. La guerre et l'assassinat de ce dernier lui permettent de prouver sa valeur et de gagner son amour. Prix du meilleur livre étranger 2002.

[Disponible à la médiathèque](#)



## *Neige*

Trad. du turc par Jean-François Pérouse  
Gallimard, 2005.

Le jeune poète turc Ka quitte son exil allemand pour se rendre à Kars, petite ville provinciale de l'Anatolie. Pour le compte d'un journal d'Istanbul, il accepte d'enquêter sur le cas de jeunes femmes portant le foulard qui se sont suicidées après avoir été soumises à des pressions. Il désire aussi retrouver Ipeck, ancienne camarade de faculté fraîchement divorcée. Ce roman aborde la question controversée de l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne.  
Prix Médicis Etranger 2005.

[Disponible à la médiathèque en français et en anglais.](#)

## Discours

« Pour devenir écrivain, il faut avoir, avant la patience et le goût des privations, un instinct de fuir la foule, la société, la vie ordinaire, les choses quotidiennes partagées par tout le monde, et de s'enfermer dans une chambre. Nous, écrivains, avons besoin de la patience et de l'espérance pour rechercher les fondements, en nous-mêmes, du monde que nous créons, mais le besoin de nous enfermer dans une chambre, une chambre pleine de livres, est la première chose qui nous motive. Celui qui marque le début de la littérature moderne, le premier grand exemple d'écrivain libre et de lecteur affranchi des contraintes et des préjugés, qui a le premier discuté les mots des autres sans rien écouter que sa propre conscience, qui a fondé son monde sur son dialogue avec les autres livres, est évidemment Montaigne. Montaigne est un des écrivains à la lecture desquels mon père revenait sans cesse et m'incitait toujours. Je veux me considérer comme appartenant à cette tradition d'écrivains qui, que ce soit en Orient ou en Occident, se démarquent de la société, quelle qu'elle soit, où ils vivent, pour s'enfermer dans une chambre pleine de livres. Pour moi, l'homme dans sa bibliothèque est le lieu où se fonde la vraie littérature.

Pour autant, notre solitude dans cette chambre où nous nous enfermons n'est pas si grande que nous le croyons. Nous sommes environnés des mots, des histoires des autres, de leurs livres, de tout ce que nous appelons la tradition littéraire. Je crois que la littérature est la somme la plus précieuse que l'humanité s'est donnée pour se comprendre. Les sociétés humaines, les tribus et les nations deviennent intelligentes, s'enrichissent et s'élèvent dans la mesure où ils prennent au sérieux leur littérature, où ils écoutent leurs écrivains, et comme nous le savons tous, les bûchers de livres, les persécutions contre les écrivains présagent pour les nations de périodes noires et obscures. La littérature n'est jamais seulement un sujet national ; l'écrivain qui s'enferme dans une chambre avec ses livres, et qui initie avant tout un voyage intérieur va y découvrir au cours des années cette règle essentielle : la littérature est l'art de savoir parler de notre histoire comme de l'histoire des autres et de l'histoire des autres comme de notre propre histoire ».

Discours prononcé le 7 octobre 2006 à l'occasion de la remise du Prix Nobel de littérature.

Texte complet disponible à la médiathèque, ou en ligne :

[http://www.rfi.fr/actufr/articles/082/article\\_46752.asp](http://www.rfi.fr/actufr/articles/082/article_46752.asp)

## Extrait

« Dans un pays d'oppression comme le nôtre, où on n'accorde aucune valeur à l'être humain, se détruire pour ses croyances n'a pas de sens. Les grands principes, les nobles croyances, tout ça c'est pour les gens des pays riches. » *Neige*, p.357.

## Nedim Gürsel (1951- )

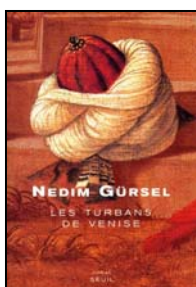
---

Après des études au lycée français d'Istanbul, puis des études à la Sorbonne, Gürsel reste à Paris enseigner la littérature turque. Il est aujourd'hui chercheur au CNRS et enseignant à Paris III.

Il est l'auteur d'une œuvre prolifique, mêlant romans, essais, nouvelles, préfaces et direction d'anthologies. Deux de ses premiers livres ont été censurés par le régime militaire turc. En 1976, il récolte la plus haute distinction littéraire, le Prix de l'Académie de la langue turque. Nedim Gürsel s'inspire de ses exils successifs. Ses thèmes récurrents sont le désert, dont l'avancée menace les terres cultivées par l'homme, Istanbul, capitale de deux empires, l'empire byzantin et l'empire ottoman, et enfin Paris, la capitale de l'exil, mais aussi de l'écriture.



### Disponibles à la médiathèque



#### *Les Turbans de Venise*

Trad. du turc par Timour Muhidine  
Seuil, 2001.

Un historien de l'art, turc, séjourne à Venise pour travailler sur Bellini qui autrefois s'est rendu à Istanbul pour faire le portrait du sultan.



#### *Le Roman du conquérant*

Trad. du turc par Timour Muhidine.  
Seuil, 1996.

Un écrivain, réfugié dans une vieille maison ottomane face à la citadelle construite par Mehmed II sur le Bosphore, met tout son art à ressusciter la haute figure du conquérant. Mais une jeune femme fait irruption dans sa vie et le pousse vers un délire qui ressemble à celui du roman.

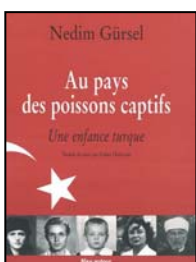
### Quelques autres livres parmi l'œuvre abondante



#### *La Première femme*

Trad. du turc par A.M. Toscan du Plantier  
Seuil, 1986.

Une journée particulière dans la vie d'un lycéen d'Istanbul où viennent se superposer quatre figures féminines, la mère, la putain, l'héroïne, d'une vieille légende turque et Istanbul.



#### *Au pays des poissons captifs : une enfance turque*

Trad. du turc par Esther Heboyan  
Bleu autour, 2004.

Nedim Gürsel nous livre son autobiographie en particulier celle de son enfance dans la ville turque de Balikesir. Cet écrivain turc raconte l'histoire de sa famille à Istanbul, son intégration en France à Paris et sa vision de la Turquie actuelle.

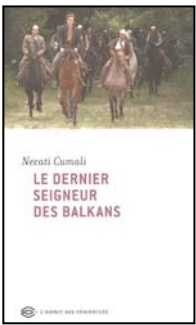
## Pour finir... quelques autres livres

### Disponibles à la médiathèque



*Comme une blessure de sable* / Ahmet Altan  
Trad. du turc par Alfred Depeyrat.  
Actes sud, 2000. (Lettres turques)

Au début du XXe siècle, dans une société musulmane encore repliée sur elle-même, la passion érotique transgressive qui lie un couple de jeunes mariés annonce symboliquement les plus vastes bouleversements historiques de l'occidentalisation.



*Le Dernier seigneur des Balkans* / Necati Cumali  
Trad. du turc par Orhan Altan  
Esprit des péninsules, 2001.

Voici un bon gros roman historique, qui brasse les événements mouvementés qui ont traversé les pays balkaniques. Il a donné lieu à une série en quatre épisodes diffusée sur Arte en 2005.

Necati Cumali est l'auteur de récits de voyage et d'essais consacrés à l'histoire des Balkans durant la période ottomane.

### Autres titres (disponibles à la bibliothèque des Champs Libres)



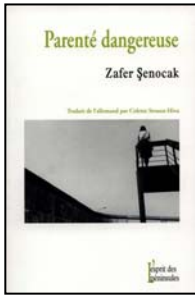
*Atlas des continents brumeux* / Ihsan Oktay Anar  
Trad. du turc par Ferda Finan  
Actes sud, 2001.

Construit selon une chronologie éclatée où de multiples personnages entrent en scène pour établir peu à peu le fil du récit, ce livre est à la fois une fable qui conjugue humour, tragique, absurde et logique, et une illustration extravagante du Discours de la méthode. Un premier roman.



*Le Traité de mécanique : les vies incroyables et joviales des ingénieurs d'antan* / Ihsan Oktay Anar. Trad. du turc par Ferda Fidan  
Actes sud, 2004.

Yâfes Celebi est un savant fou et génial. Avec son esclave Calûd et Uzeyir, fils adoptif de celui-ci, il vit des aventures extraordinaires, dans l'empire ottoman du XIXe siècle. Plus inventifs, surdoués et fous les uns que les autres, les trois personnages se succèdent pour créer des machines infernales dont personne ne veut.



*Parenté dangereuse* / Zafer Şenocak.

Trad. de l'allemand par Colette Strauss-Hiva  
Esprit des Péninsules, 2000.

Le narrateur, curieux du destin d'un grand-père turc décédé à Berlin dans les années vingt, enquête sur ce passé. D'un génocide à l'autre, il ne peut que s'interroger : « L'oubli serait-il un crime plus grave que l'acte ? ». Şenocak est né en 1961 à Ankara, il est installé à Berlin depuis 1990. Il enseigne, écrit, et assure une chronique à la radio berlinoise.



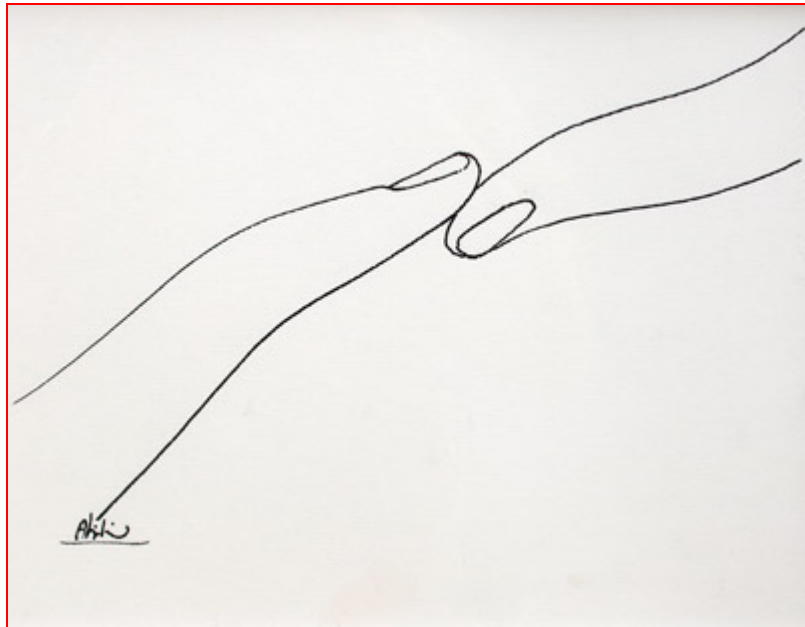
*La Montagne d'en face : poèmes des derviches anatoliens*

Fata Morgana, 1986. (Les immémoriaux).

Anthologie des plus beaux poèmes composés du XIIIe au XVIIIe siècle par dix-neuf derviches turcs.

Les encres sont d'Abidine (Abidin Dino), peintre turc engagé (1913-1993)

« As-tu vu sous la neige la montagne d'en face  
Plus rare au fil des jours elle fond et s'en va  
As-tu compris la leçon des eaux qui s'écoulent  
Prosternées le front au sol et s'en vont ? »



Abidine (Abidin Dino). Encre de Chine sur papier